

hasard, le Rossignol de Rochefort avait, en plus des qualités de son emploi, une certaine originalité personnelle.

C'était un grand Panurge aux cheveux long et plats, mélange singulier de naïveté et de cynisme, de timidité et d'impudence, de bêtise et de cocasserie, de jeunesse et de décrépitude; vingt-deux ans et des manies de vieux, une canne à pomme d'ivoire, une tabatière. Le plus silencieux et le plus sinistre des hommes, et puis tout à coup des échappées de gaieté folle, une verve froide, des farces excessives à La Bache, insultant les gens dans la rue, sans motif, pour le plaisir de baver, d'écumer, de dire tout ce qui lui passe de drôle ou d'immonde par la tête avec des gestes d'épileptique, des yeux de Pierrot et le rire triste, le rire en long des gens trop maigres.

J'en suis encore à me demander comment cet évergumène avait pu pénétrer dans la vie paisible et l'intimité de Rochefort. Toujours est-il qu'ils ne se quittaient pas. Quand Rossignol faisait des sottises, Rochefort était là pour les réparer; il allait le chercher au poste, le ramenait chez ses parents, le bourrait de billets de théâtre, se montrait avec lui sur le boulevard, ce qui rendait mon Rossignol très-fier et lui donna de bonne heure le goût de la célébrité. Un beau jour, lui aussi voulut écrire, ou du moins voir son nom dans un journal. Rossignol, homme de lettres! C'était si drôle, que Rochefort n'y résista pas. Il le plaça dans cette maison d'aliénés qu'on appelle le *Tintamarre*, et le sachant incapable d'écrire une ligne—même là, s'amusa à lui faire des articles.

Alors il se passa une chose singulière. Ce Rochefort, compassé et terne quand il écrivait pour lui, trouva, pour le compte d'un autre, une verve triviale et folle qui ressemblait bien à Rossignol; en s'incarnant dans ce type burlesque, il en eut toutes les excentricités, toutes les effronteries. Ce qui lui passait de plus fou dans la cervelle, ce qu'on n'ose pas dire, les bavures de la plume, la bête de l'encrier, tout lui semblait bon pour Rossignol; et comme il mêlait à cela son flair de Paris et ses trucs de vaudevilliste habile à ménager ses effets, il en sortit je ne sais quelle littérature bouffonne, frénétique à froid, imagée jusqu'à l'impudeur, pas française du tout mais très-parisienne, une phrase disloquée et à sauts de carpe qui fit les beaux jours du *Tintamarre*, et rendit Rossignol illustre du café de Suède à Bobino. Ce jour-là, Rochefort avait trouvé sa manière. Il ne s'y trompa pas; et après quelques mois de cet exercice, quand il connut bien son trapeze, il dit à l'autre: «—Va tout seul!» et fit du Rossignol pour son propre compte.

L'infortuné Rossignol, abandonné à lui-même, s'en tira tant bien que mal, vivant un peu sur sa réputation, un peu sur ce que lui avait montré le maître; puis il fit un héritage, et, ma foi! les dames de Bobino, le journalisme, les soupers, la vie d'artiste.... Bref, le pauvre garçon eut la fin qu'il voulait avoir. Il se creva à force de passer les nuits, et s'en alla mourir au doux pays de Cannes, dans le voisinage de Victor Cousin et de quelques autres personnages célèbres; ce qui ne manqua pas de lui causer une certaine satisfaction.

Rochefort, lui, avait bien des raisons pour ne pas se lancer dans le même train de vie. D'abord son estomac, un de ces terribles estomacs de gastralgique, toujours crispés, ruinés de naissance, avec lequel les Michelet de l'avenir ne manqueront pas de nous expliquer son tempérament littéraire; et puis on aurait-il pris le temps de s'amuser? Il avait bien assez à faire de tenir tête à ce terrible ouragan de vogue parisienne qui lui tombait dessus en coup de foudre, le soulevait, le secouait, éparpillant sa jeune gloire de Jockey-Club aux carrières d'Amérique, faisant autour de lui une popularité formidable et cocasse, dont il était lui-même abasourdi.... On se le montrait, on se l'arrachait. Les chevaux de course portaient son nom. Les filles couraient après. «Faites-moi donc voir votre Rochefort!» demandait le duc de Morny, chaque fois qu'il rencontrait Villemessant.... Car, il faut bien qu'on le sache, si Rochefort est coupable, tout le monde, à Paris, est un peu son complice. Nous l'avons trop gâté. Nous avons trop dit: «Que ce Rochefort est drôle!» Vous-même, ô Veuillot! vous avez ri.... Et comme il y tenait, le malheureux, à nous faire rire! Comme il avait peur que sa gloire lui échappât! Qui de nous ne l'a pas vu se ronger les ongles au lendemain d'un de ses articles, et se demander avec angoisse: «Qu'est-ce que je vais leur dire maintenant?» Alors, quand il sentait sa veine épuisée, quand il n'avait plus rien à dire, il faisait comme Rossignol. Il s'en tirait par de l'andace, il disait tout, tout,—dans la langue de Rossignol. De là, le succès de la *Lanterne*.

Ah! mon ami, Dieu nous garde d'un succès pareil. Quand on y a goûté une fois, on ne peut plus se passer d'en boire, n'importe à quel prix, n'importe dans quel verre. Il y a, dans les hôpitaux, des malheureux atteints du délire alcoolique qui se jettent ainsi sur tout ce qu'ils trouvent, le vitriol, l'eau de Cologne: tout leur est bon, pourvu qu'ils boivent. C'est le cas de Rochefort. Si cet homme d'esprit, si ce gentilhomme s'est fait ramasser un matin dans le ruisseau du «Père-Duchêne», crois bien que ce n'est pas la passion politique qui l'avait poussé là.... La politique: Est-ce qu'il a jamais su seulement ce que c'était?... Ce n'est pas non plus l'amour du gain,—je le sais au-dessus de cela.—Non! c'est une soif inextinguible de popularité, l'alcoolisme du succès avec tous ses symptômes, le goût perdu, le légalisme, l'égarement, la fureur....

Un moment, nous l'avions cru sauvé. Pendant les cinq mois de siège, il a eu le courage de se laisser oublier, de ne plus écrire; et il faut lui en tenir compte. Mais après, quelle rechûte! C'est qu'en son absence, d'autres étaient venus qui faisaient du Rochefort comme lui. Il eut beau crier, se démenner, sa popularité était perdue, passée au Muroreau, aux Vermesch.... Par là, je m'explique sa colère, son délire des derniers jours, cette rage à demeure, ce débordement de fiel qui noyait tout, l'aveuglait, comme si on lui avait crevé l'amer.

Malgré tout, débarrassé de sa bile et de son écume, Rochefort restera une figure de ce temps. Il est arrivé juste à son heure, trouvant la maison grande ouverte, comme quelqu'un qu'on attendait. Ça été le gavroche providentiel, puisque providentiel il y a, envoyé pour casser la première vitre de l'empire et donner le signal de la démolition.... Même au point de vue du métier, il faut faire attention à lui. Ses pamphlets ont souvent du nerf, de l'esprit, une force comique. Il me fait l'effet d'un Paul-Louis Courier exaspéré, bien au niveau de son époque et lui parlant la langue qu'elle comprenait. Les deux pamphlétaires se ressemblent par le rôle qu'ils ont joué, leur haine implacable, et l'artifice de leur style, car ils ne sont pas plus naturels l'un que l'autre; seulement, il y a entre eux la différence qu'il y avait entre les deux cours, celle où l'on traduisait Horace, celle où l'on faisait venir Thérèse. Courier prend l'afféterie de sa langue dans les vieux tours du seizième siècle, Rochefort la ramasse dans l'argot tout neuf du dix-neuvième. En lisant Paul-Louis, je vois le vieil Amyot me rire entre les lignes.

Quand je lis Rochefort, je pense tout le temps à Rossignol.

A. D***

CHOSSES ET AUTRES.

DISCOURS D'UN RESTAURATEUR.

Le *Figaro*, depuis qu'il est devenu le pudibon organe du parti légitimiste, n'a plus souvent le mot pour rire.

Cependant, il lui arrive encore, par-ci par-là, de piétiner dans les plates-bandes de la *blague à outrance* (sic). Ainsi, par exemple, il ne peut digérer l'élection de M. Bonvalet, et il ouvre le feu contre ce député républicain, dont le tort irrémissible est, paraît-il, d'avoir été restaurateur.

Voici le discours que, d'après le *Figaro*, M. Bonvalet doit prononcer à la Chambre:

« Mes chers petits choux,

« Ma profession de *foie* sera courte, et je veux vous la dire avec la simplicité de M. Meringue, dans un drame de mon ami Edouard Pluvier. Malgré les journaux de l'union parisienne, dont la liste était une véritable *panade*; malgré les plaisanteries de M. Francisque Sarcey, enfin malgré les *épigrammes* de la presse entière, qui ne m'a guère tendu la *perche*, j'ai été nommé. Le *thon* de mon discours d'entrée vous prouvera quelles sont mes intentions. Sans vouloir soulever aucun *lièvre* déso- bligeant pour la *restauration* monarchique, qui me semble filer en ce moment comme un véritable *macaroni*, je crois qu'au contraire des *grenouilles* qui demandent un roi, ce que nous voulons, nous, c'est la *Raie-publique*!

« Relevons les *dé-concombres* de l'Hôtel-de-Ville! Certes, je ne suis point aussi athée que voudrait le faire supposer ce bras droit de M. Louis Veuillot: l'*Abbé rigoule*; mais je *truffe* qu'il est inutile que la France aille tirer les *marrons* du feu, pour que ce soit le Pape qui en profite. Plus d'armes, plus de graines d'*épinard*! *Métons* nos affaires avec prudence. Marchons doucement s'il le faut, plutôt que d'aller à reculons comme les *écureuilles*. *Rognons* sur le budget autant que nous le pourrons! Cette opinion, qui est la mienne, est tellement la *veau-tre*, que le nombre de mes *délecteurs* est aujourd'hui du double, que dis-je, du *tripe* qu'autrefois! C'est en *vin* que M. Clément Duvert n'ioie a voulu quêter vos suffrages en vous *faisant* une *rillette*.

« Il reste *sole*... avec son Empereur!

« Certes, je *bisque* de n'avoir point vu élire mon ami *Enile Bé-chamel*, et mon *cœur* est pour longtemps *couvert* de bien des *crêpes*. C'est été un rude *lapin* de plus parmi *nouilles*! Je ne suis pas de ces *oiseaux* qui ne rêvent que *brochettes*, et il n'y a pas bien longtemps encore, j'ai refusé à la reine Victoria l'ordre du *Bain-Marie*, qu'elle m'a fait offrir par lord *Plumpudding*. Ce que nous devons faire avant tout, c'est d'*acquitter* la *carpe* à payer aux Prussiens. Puis, nous réclamerons avec rage nos frères déportés à *Nougat* hiva. *Cuisse* cette satisfaction nous être accordée!

« Une fois ma mission accomplie, j'irai m'établir à la Grande *Chartreuse*, où l'on construit déjà, à mon intention, un petit *rocher de glace*, où je pourrai *nourrir*, en m'écriant sans *beurre* et *pour-boire*, ce qu'il me *répondra*: Seigneur, plus heureux que le sage qui *pêche* sept fois par jour, je n'ai pas même mérité une seule *amande*. Dites-le, *café* vous à me *re-brocher*? Rien! j'en ai le ferme *es-poire*, et je suis prêt à me présenter devant vous pour *acquitter* ma *douloureux*!!

Nul ne doute que les collègues de M. Bonvalet, après avoir entendu ce débordement d'éloquence, ne lui disent: *reste ra-teur*!

LE COMTE DE MAISTRE.

Les lignes ci-dessous sont d'une actualité saisissante: que le lecteur en juge:

«.....Pour faire la révolution française, il a fallu renverser la religion, outrager la morale, violer toutes les propriétés et commettre tous les crimes: pour cette œuvre diabolique, il a fallu employer un tel nombre d'hommes vicieux, que jamais, peut-être, autant de vices n'ont agi ensemble pour opérer un mal quelconque. Au contraire, pour rétablir l'ordre, le roi convoquera toutes les vertus: il le voudra sans doute; mais, par la nature même des choses, il y sera forcé. Son intérêt le plus pressant sera d'allier la justice à la miséricorde; les hommes estimables viendront d'eux-mêmes se placer aux postes où ils peuvent être utiles; et la religion, prêtant son sceptre à la politique, lui donnera les forces qu'elle ne peut tenir que de cette sœur auguste.

« Français!—s'écrie de Maistre,—c'est au bruit des chants infernaux, des blasphèmes de l'athéisme, des cris de mort et des longs gémissements de l'innocence égorgée, c'est à la lueur des incendies... que vos séducteurs et vos tyrans ont fondé ce qu'ils appellent *votre liberté*.

« C'est au nom de Dieu très-grand et très-bon, à la suite des hommes qu'il aime et qu'il inspire, et sous l'influence de son pouvoir créateur, que vous reviendrez à votre constitution, et qu'un roi vous donnera la seule chose que vous deviez désirer sagement,—la *liberté par le monarque*.»

Et ces autres lignes, écrites en 1815, après la chute du premier empire, ne les dirait-on pas écrites depuis quelques jours seulement:

« L'Europe entière est dans une fermentation qui nous conduit à une révolution religieuse à jamais mémorable, et dont la révolution politique dont nous avons été témoins, ne fut que l'épouvantable préface. Pour nettoyer la place, il fallait des furieux; vous allez maintenant voir arriver l'architecte.»

UN CANDIDAT MALHEUREUX.

Un prêtre républicain—*rara avis*—se présentait dans l'Aisne; c'est M. Joseph Dupont, curé de Rethuil, canton de Villiers Coterets.

Voici un extrait de sa circulaire aux électeurs:

« Si j'étais élu, ce serait pour concourir à l'établissement de la République, le seul gouvernement qui puisse mettre un terme à nos divisions intérieures, qui réponde aux aspirations de la France, et qui doive nous octroyer les institutions et les réformes vainement réclamées jusqu'à ce jour par la nation.

« La liberté de conscience, de la presse, de l'enseignement. « Liberté de la commune, du département; décentralisation sage qui ne rompt point l'unité nationale.

« Meilleure répartition des impôts, économie dans les finances; réduction des gros traitements, augmentation des petits.

« Juste distribution des charges et des avantages de la société entre tous les citoyens; amélioration du sort des classes ouvrières.

« Séparation de l'Eglise et de l'Etat.»

Voilà un programme excellent, mais qui ne conduira pas plus M. Dupont au cardinalat qu'il ne l'a conduit à la députation. En effet, les journaux de France nous apprennent que M. Gamault, candidat républicain, a été élu dans l'Aisne par

33,500 voix contre 26,500, données à M. Vinchon, candidat monarchiste.

De l'infortuné abbé Joseph Dupont, il n'est pas même fait mention dans les comptes-rendus publiés.

LA MAISON BONAPARTE ET CIE.

Le *l'opagateur de l'Aube*, journal fort spirituel, comme on va le voir, prétend,—ce dont tout le monde doutera,—qu'il a reçu la circulaire suivante:

L.-N. BONAPARTE ET CIE.

Epicerie, Pharmacie, Quincaillerie, Philosophie.

Monsieur,

Nous avons l'honneur de vous annoncer que la maison fondée par nous sous la raison sociale *Bonaparte et Cie.*, maison qui, par suite de circonstances douloureuses, avait dû momentanément suspendre ses affaires, va prochainement reprendre le cours de ses opérations.

Nous espérons que vous voudrez bien, comme par le passé, nous honorer de votre confiance. Nous sommes en mesure de vous fournir aujourd'hui, à des prix plus élevés, il est vrai, tous les articles qui ont fait de tout temps et font encore la réputation de notre maison, tels que:

Appareils de sauvetage perfectionnés, à l'usage des peuples.

Libertés à air comprimé et à soupape.

Plebiscites à répétitions (plusieurs airs variés).

Constitutions à fonds secrets.

Sénats disant papa et maman pour 30,000 francs par an.

Budgets à échappement, brevetés s. g. d. g.

Impôts à jets continus.

Justice en caoutchouc (genre de Vienne).

Chaines de sûreté.

Bombes, d'après les dessins du *Figaro*.

Casse-tête, avec ou sans sergent de ville.

Complots à percuteur secret.

Littérature, purgative, sudorifique, stermutatoire.

Huîtres électrodes.

Moules à cigarettes.

Coquilles officielles.

Poissons de mer en général.

Etc., etc., etc.

A ces principaux articles, déjà favorablement connus du public, nous en ajoutons de nouveaux, qui sont la propriété spéciale de notre maison. Grand assortiment de:

Capitulations honorables.

Sabres dits de Sedan, uniques pour leur adhérence au fourreau.

Articles de Metz à l'usage des dieux.

Balles de Sarrelbruch pour baptêmes.

Scies-manifestes à l'usage des prétendants.

Etc., etc., etc.

La maison se charge en outre de l'épuration du pétrole et de la société, du placement et du recouvrement des valeurs, des expéditions en province et à l'étranger, de l'exportation des produits politiques, en un mot, de tous les articles de Paris et du Code pénal.

Nous osons espérer, monsieur, que vous aurez assez de bon sens pour ne pas confondre nos produits avec ceux de nos concurrents. Notre magasin est le mieux assorti de l'univers entier.

Nos commis-voyageurs vont prochainement faire leur tournée. Ils auront l'honneur de se présenter chez vous. Veuillez les honorer de votre choix; vous serez convaincu que seule la consommation de nos produits peut mettre la France dans la voie du *Progrès national*.

Dans l'attente de vos ordres, nous vous prions d'agréer, monsieur, nos civilités distinguées.

L.-N. BONAPARTE ET CIE.

LES PRUSSIENS A STENAY.

Voici quelques renseignements très-précieux sur le passage des Prussiens à Stenay. N'oublions pas que, depuis le traité de paix, les troupes allemandes n'ont plus aucun droit pour réclamer des objets en nature, des réquisitions, etc.

Or, le 21 dernier, le 69e régiment prussien arrivait à Stenay. Les hommes, excités par leurs chefs, dit-on, avaient été la terreur des villages où ils s'étaient arrêtés les jours précédents.

En arrivant, ils ont de suite réclané des draps, des vivres etc., etc, dans bien des maisons, il y avait vingt-soldats. Chacun s'est empressé d'être aux ordres de ces messieurs qui n'avaient pas l'air facile.

Le 22, au matin, les personnes qui ont inspecté leurs lits, ont trouvé, les uns leur matelas et leurs couvertures traversés de coups de sabre, les autres leurs lits absolument remplis d'ordures.

Une dame qui a l'estime publique a été si indignée de la conduite des Prussiens, que, au moment du départ, elle est allée se plaindre à un officier.

Celui-ci répondit:

—*Nix comprendre*....

—Oh! vous ne comprenez pas que nous vous trouvons encore plus lâches que vos soldats, puisque vous les laissez agir comme des gueux! s'écria-t-elle. Eh bien! pour nous Français, vous êtes des canailles!... Mais patience, notre tour viendra, et vous verrez!...

Ils ont fait les gestes de la prendre; cependant ils ne l'ont pas fait.

Disons aussi que le 69e régiment prussien et particulièrement la 7e compagnie, se distingue par les vexations les plus atroces imposées partout aux habitants.

Un quatrain... rencontré au détour d'un couloir et dont on charge M. de Tillancourt:

Lorsque je vois l'exécutif,

Et songe ce qu'il a su faire,

Dussé-je paraître exclusif,

Je crois voir la PATRIE ENTIÈRE (en Thiers).

—Depuis le jour de la revue, les députés sont d'une soif inextinguible.

L'immense salle de la buvette ne désemplit pas.

On devrât, dit M. de Rességuier, écrire sur la porte d'entrée: (succursale des réservoirs).